

HENRI DUC DE ROHAN.

LA CAPITULATION DE LA ROCHELLE.

Incontinent après la prise du château de Monts, arrivèrent nouvelles de la reddition de la Rochelle à la vue de l'armée angloise, qui ne servit, la première fois, qu'à consommer une partie de leurs vivres; la seconde, qu'à les mettre au désespoir, et la troisième, qu'à faire mourir de faim quinze ou seize mille personnes, s'étant vue en ce peuple une grande constance depuis qu'ils se furent résolus....

Le lundi 22 octobre, à dix heures du matin, la flotte fait semblant d'aller au combat; mais les capitaines n'ayant rien exécuté de ce qu'ils avoient promis, tout se passe en canonnades, qui ne firent pas grand dommage, et la plupart des navires à feu furent consumés inutilement pour être mal conduits. Cependant la famine achève son ouvrage dans la Rochelle. Il n'y a presque plus d'hommes qui se puissent soutenir sans bâton; tout ce qui reste en vie est si peu et si atténué, qu'il n'a la force de tenir ses armes: de sorte que le même jour que l'amiral d'Angleterre résout en son conseil de faire un dernier effort pour la secourir, ils firent leur capitulation, et se rendirent le 28 d'octobre; et le 10 novembre suivant toute la flotte partit de la rade, et reprit le chemin d'Angleterre.

Les défauts de cette action ayant été rejetés sur la lâcheté et désobéissance de quelques capitaines, on délivra une commission pour informer contre eux, et y en eut quelques-uns à qui on bailla leurs maisons pour prison; mais peu de jours après cette recherche s'évanouit, et ceux-là furent payés comme les autres.

La mère du duc de Rohan et sa sœur ne voulurent point être

nommées particulièrement dans la capitulation, afin que l'on n'attribuât cette reddition à leur persuasion et pour leur respect, croyant néanmoins qu'elles en jouiroient comme tous les autres. Mais comme l'interprétation des capitulations se fait par le victorieux, aussi le conseil du Roi jugea qu'elles n'y étoient point comprises, puisqu'elles n'y étoient point nommées: rigueur hors d'exemple, qu'une personne de cette qualité, en l'âge de soixantedix ans, sortant d'un siège où elle et sa fille avoient vécu trois mois durant de chair de cheval, et de quatre ou cinq onces de pain par jour, soient retenues captives sans exercice de leur religion, et si étroitement qu'elles n'avoient qu'un domestique pour les servir, ce qui, néanmoins, ne leur ôta ni le courage ni le zèle accoutumé au bien de leur parti: et la mère manda au duc de Rohan, son fils, qu'il n'ajoutât aucune foi à ses lettres, pour ce que l'on pourroit les lui faire écrire par force, et que la considération de sa misérable condition ne le fit relâcher au préjudice de son parti, quelque mal qu'on lui fit souffrir. Résolution vraiment chrétienne, et qui ne dément point tout le cours de sa vie, qui ayant été un tissu d'afflictions continuelles, elle s'y est trouvée tellement fortifiée de l'assistance de Dieu, qu'elle en est en bénédiction à tous les gens de bien, et sera à la postérité un exemple illustre d'une vertu sans exemple, et d'une piété admirable. Voilà comme cette pauvre ville, qui fut autrefois la retraite et les délices du roi Henri IV, est devenue, depuis, l'ire¹ et la gloire de son fils Louis XIII. Elle a été attaquée par le François et abandonnée par l'Anglois. Elle s'est trouvée ensevelie dans une âpre et impitoyable famine, et en sa fin a acquis, par sa constance, une plus longue vie dans la renommée des siècles à venir, que celles qui aujourd'hui prospèrent dans le siècle présent.

1. Colère, vengeance.

SAINT-ÉVREMOND.

OBSERVATIONS SUR LE GOUT ET LE DISCERNEMENT DES FRANÇAIS.

Je ne m'étonne point que le bon goût ne se trouve pas en des lieux où règne la barbarie, et qu'il n'y ait point de discernement où les Lettres, les Arts, et les Disciplines sont perdues; il seroit ridicule aussi de chercher une lumière si exquise en certains temps d'imbécillité et d'ignorance : mais ce qui est étonnant, c'est de voir dans la Cour la mieux polie, le bon et le mauvais goût, le vrai et le faux esprit, être tour à tour à la mode comme les habits.

J'ai vu des gens considérables passer tantôt pour les ornemens de la Cour, et tantôt être traités de ridicules; revenir à l'approbation, retomber dans le mépris, sans qu'il y eût aucun changement ni en leur personne ni en leur conduite. Un homme se retire chez lui avec l'approbation de tout le monde, qui se trouve le lendemain un sujet de raillerie, sans savoir ce que peut être devenue l'opinion qu'on avoit de son mérite. La raison en est qu'on juge rarement des hommes par des avantages solides, que fasse connaître le bon sens; mais par des manières dont l'applaudissement finit aussitôt que la fantaisie qui les a fait naître.

Les ouvrages des auteurs sont sujets à la même inégalité de notre goût.... Comme les bons juges sont aussi rares que les bons auteurs; comme il est aussi difficile de trouver le discernement dans les uns, que le génie dans les autres, chacun cherche à donner de la réputation à ce qui lui plaît; et il arrive que la multitude fait valoir ce qui a du rapport à son mauvais goût, ou tout au plus à son intelligence médiocre. Ajoutez que la nouveauté a un charme pour nous, dont nos esprits se défendent mal-aisément. Le mérite où nous sommes accoutumés, laisse former avec le temps une habi-

tude ennuyeuse, et les défauts sont capables de nous surprendre agréablement en ce que nous n'avons pas vu. Les choses les plus estimables qui ont paru beaucoup parmi nous, ne font plus leur impression comme bonnes; elles apportent le dégoût comme vieilles : celles au contraire à qui on ne devoit aucune estime, sont moins souvent rejetées comme méprisables, que recherchées comme nouvelles.

Ce n'est pas qu'il n'y ait en France des esprits bien sains, qui ne se dégoûtent jamais de ce qui doit plaire, et jamais ne se plaisent à ce qui doit donner du dégoût : mais la multitude ou ignorante, ou préoccupée, étouffe le petit nombre des connoisseurs. D'ailleurs les gens du plus grand éclat font tout valoir à leur fantaisie, et quand une personne est bien à la mode, elle peut donner le prix également aux choses où elle se connoît, et à celles où elle ne se connoît pas.

Il n'y a point de pays où la raison soit plus rare qu'elle est en France : quand elle s'y trouve, il n'y en a pas de plus pure dans l'univers. Communément tout est fantaisie, mais une fantaisie si belle, et un caprice si noble en ce qui regarde l'extérieur, que les étrangers honteux de leur bon sens comme d'une qualité grossière cherchent à se faire valoir chez eux par l'imitation de nos modes, et renoncent à des qualités essentielles pour affecter un air et des manières qu'il ne leur est presque pas possible de se donner. Aussi ce changement éternel aux meubles et aux habits, qu'on nous reproche, et qu'on suit toujours, devient sans y penser une sagesse bien grande; car outre une infinité d'argent que nous en tirons, c'est un intérêt plus solide qu'on ne croit d'avoir des François répandus partout, qui forment l'extérieur de tous les peuples sur le nôtre; qui commencent par assujettir les yeux où le cœur s'oppose encore à nos lois, qui gagnent les sens en faveur de notre empire où les sentiments tiennent encore pour la liberté.

Heureux donc ce caprice noble et galant, qui se fait recevoir de nos plus grands ennemis : mais nous devrions nous défaire de celui qui veut régner dans les arts, et qui décide impérieusement des productions de l'esprit, sans consulter ni le bon goût ni la raison. Quand nous sommes arrivés à la perfection de quelque chose, nous devrions fixer notre délicatesse à la connoître, et la justice que nous

lui devons, à l'estimer éternellement : sans cela on pourra nous faire un reproche bien fondé, que les étrangers sont plus justes estimateurs du mérite de nos ouvrages que nous-mêmes. Nous verrons les bonnes choses qui viennent de nous, conserver ailleurs leur réputation quand elles n'en ont plus en France : nous verrons ailleurs nos sottises rejetées par le bon sens, quand nous les élevons au ciel avec un entêtement ridicule.

Il y a un vice opposé à celui-ci, qui n'est plus supportable ; c'est de nous attacher avec passion à ce qui s'est fait dans un autre temps que le nôtre, et d'avoir du dégoût pour tout ce qui se fait en celui où nous vivons. Horace a formé là-dessus le caractère de la vieillesse, et un vieillard, à la vérité, est merveilleusement dépeint,

Difficilis, querulus, laudator temporis acti.

Dans cet âge triste et malheureux, nous imputons aux objets les défauts qui viennent purement de notre chagrin ; et lorsqu'un doux souvenir détourne notre pensée de ce que nous sommes, sur ce que nous avons été, nous attribuons des agréments à beaucoup de choses qui n'en avoient point, parce qu'elles rappellent dans notre esprit l'idée de notre jeunesse, où tout nous plaisoit par la disposition de nos sentimens. Mais ce n'est pas à la seule vieillesse qu'on doit imputer cette humeur-là ; il y a des gens qui croient se faire un mérite de mépriser tout ce qui est nouveau, et qui mettent la solidité à faire valoir tous les vieux ouvrages. Il y en a qui de leur propre naturel sont mécontents de ce qu'ils voyent, et amoureux de ce qu'ils ont vu. Ils diront des merveilles d'une vieille cour où il n'y avoit rien que de médiocre, au mépris de la grandeur et de la magnificence qu'ils ont devant les yeux. Ils donneront mille louanges à des morts d'une assez commune vertu, et auront de la peine à souffrir la gloire du plus grand héros, s'il vit encore. Le premier obstacle à leur estime, c'est de vivre ; la plus favorable recommandation, c'est d'avoir été. Ils loueront après la mort d'un homme, ce qu'ils ont blâmé en lui durant sa vie ; et leur esprit dégagé du chagrin de leur humeur, rendra sainement à la mémoire ce qu'il avoit dérobé injustement à la personne.

J'ai toujours cru que pour faire un sain jugement des hommes

et de leurs ouvrages, il les falloit considérer par eux-mêmes, avoir du mépris ou de la vénération pour les choses passées, selon leur peu de valeur ou leur mérite. J'ai cru qu'il ne falloit pas s'opposer aux nouvelles par esprit d'aversion, ni les rechercher par amour de la nouveauté ; mais les rejeter ou les recevoir selon le véritable sentiment qu'on en doit prendre. Il faut se défaire de nos caprices et de toute la bizarrerie de notre humeur ; ce qui n'est pourtant qu'un empêchement à bien connoître les choses. Le point le plus essentiel est d'acquérir un vrai discernement, et de se donner des lumières pures. La nature nous y prépare, l'expérience et le commerce des gens délicats achèvent de nous y former.

SAINT-RÉAL.

LES HABILES D'ICI-BAS.

Vous croyez donc que tous ceux qui sont dans le monde le connoissent. Et comment, dis-je, pourroient-ils s'y conduire toute la vie, s'ils ne le connoissent pas? Comme des aveugles, me répondit-il, dans une maison fort irrégulière, les plus étourdis au hasard, les plus sensés à tâtons. Presque tout le monde peut être considéré de l'une de ces deux manières, et rien n'est plus rare que d'approfondir la nature des hommes et des affaires.

Ceux qui sont capables de réflexions sentent confusément qu'ils ne voient pas clair, et, désespérant en leur âme de pénétrer l'obscurité qui les environne, ils se retranchent à la circonspection. Ils songent moins à avancer qu'à ne heurter contre rien; ils essayent et éprouvent comme ils peuvent, tout ce qu'ils rencontrent, avant que de s'y fier et de s'appuyer dessus, et se persuadent qu'avec le temps et la patience, à force de tourner, de se présenter à tout, ils se trouveront à la fin vis-à-vis de quelque chose, dans le chemin, et si j'ose ainsi parler, sous la main de la fortune. Vous verrez souvent des grands postes occupés par des gens de cette trempe : ce sont ceux que le vulgaire appelle sages et habiles. Cependant ce n'est ni grandeur d'âme, ni élévation d'esprit, qui les a placés où ils sont; c'est qu'ils ont eu peur de tout, et qu'ils ont commencé de bonne heure, et par l'extrémité opposée à celle où ils sont parvenus, d'aussi bas qu'ils ont monté haut.

JEAN-FRANÇOIS SARRAZIN.

ALBERT VALSTEIN.

Albert Valstein eut l'esprit grand et hardi, mais inquiet et ennemi du repos; le corps vigoureux et haut; le visage plus majestueux qu'agréable. Il fut naturellement fort sobre, ne dormant quasi point, travaillant toujours, supportant aisément le froid et la faim, fuyant les délices, et surmontant les incommodités de la goutte et de l'âge par la tempérance et par l'exercice; parlant peu, pensant beaucoup, écrivant lui-même toutes ses affaires; vaillant et judicieux à la guerre, admirable à lever et à faire subsister les armées, sévère à punir les soldats, prodigue à les récompenser, pourtant avec choix et dessein; toujours ferme contre le malheur, civil dans le besoin; ailleurs, orgueilleux et fier; ambitieux sans mesure, curieux de la gloire d'autrui, jaloux de la sienne, implacable dans la haine, cruel dans la vengeance, prompt à la colère, ami de la magnificence, de l'ostentation, et de la nouveauté; extravagant en apparence, mais ne faisant rien sans dessein, et ne manquant jamais du prétexte du bien public, quoiqu'il rapportât tout à l'accroissement de sa fortune; méprisant la religion qu'il faisoit servir à la politique; artificieux au possible, et principalement à paroître désintéressé; au reste, très-curieux et très-clairvoyant dans les desseins des autres, très-avisé à conduire les siens, surtout adroit à les cacher, et d'autant plus impénétrable qu'il affectoit en public la candeur et la liberté, et blâmoit en autrui la dissimulation dont il se servoit en toutes choses. Cet homme, ayant étudié soigneusement les maximes et la conduite de ceux qui d'une condition privée étoient arrivés à la souveraineté, n'eut jamais que des pensées vastes et des espérances trop élevées, méprisant ceux qui se contentoient de la mé-

diocrîté; en quelque état que la fortune l'eût mis, il songea toujours à s'accroître davantage; et enfin, étant venu à un tel point de grandeur qu'il n'y avoit que les couronnes au-dessus de lui, il eut le courage de songer à usurper celle de Bohême sur l'empereur; et, quoiqu'il sût que ce dessein étoit plein de péril et de perfidie, il méprisa le péril qu'il avoit toujours surmonté, et crut toutes les actions honnêtes quand, outre le soin de se conserver, on les faisoit pour régner. Il est vrai que l'ambition et la conjoncture des affaires et des accidents de sa fortune, lui représentant son entreprise juste et facile, le poussèrent ensuite à la vouloir exécuter.

SCARRON.

SCARRON PEINT PAR LUI-MEME.

(Avant-propos du Roman comique.)

Lecteur, qui ne m'as jamais vu, et qui peut-être ne t'en soucies guères, à cause qu'il n'y a pas beaucoup à profiter à la vue d'une personne faite comme moi, sache que je ne me soucierois pas aussi que tu me visses, si je n'avois appris que quelques beaux esprits facétieux se réjouissent aux dépens du misérable, et me dépeignent d'une autre façon que je ne suis fait. Les uns disent que je suis cul-de-jatte, les autres que je n'ai pas de cuisses, et que l'on me met sur une table dans un étui, où je cause comme une pie borgne, et les autres, que mon chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie, et que je le hausse et baisse pour saluer ceux qui me visitent. Je pense être obligé en conscience de les empêcher de mentir plus longtemps...., sans prétendre faire un présent au public (car pour mesdames les neuf muses, je n'ai jamais espéré que ma tête devint l'original d'une médaille). Je me serois bien fait peindre, si quelque peintre avoit osé l'entreprendre. Au défaut de la peinture, je m'en vais te dire à peu près comme je suis fait.

J'ai trente ans passés. Si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déjà soufferts depuis huit ou neuf ans. J'ai eu la taille bien faite, quoique petite. Ma maladie l'a raccourcie d'un bon pied. Ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein, pour avoir le corps très-décharné; des cheveux assez pour ne point porter perruque; j'en ai beaucoup de blancs, en dépit du proverbe. J'ai la vue assez bonne, quoique les yeux gros; je les ai bleus; j'en ai un plus enfoncé que l'autre, du côté que je